

# Alliance Israélite à Alger.

Par le professeur Albert Bensoussan

*À la mémoire de Colette Baer (décédée à Jérusalem le 2 octobre 2016) qui dirigea si longtemps les Nouveaux Cahiers à l'A.I.U. de Paris, dont elle fut bibliothécaire.*



L'Alliance Israélite Universelle fut fondée en 1860, sous l'impulsion du baron Hirsch et d'autres philanthropes, avec pour but la diffusion de la langue et de la culture française dans tout le bassin méditerranéen, le Proche-Orient et l'Asie auprès des communautés juives. Il n'est pas fortuit de voir alors à sa tête le député Adolphe Crémieux, qui sera à l'origine du décret qui porte son nom et qui accordera en 1870 la citoyenneté française, collectivement, aux Juifs d'Algérie.



**Adolphe Crémieux**

Mais si, partout ailleurs, l'objectif de l'AIU

était d'alphabétiser en français les Juifs vivant principalement en terre musulmane, en Algérie, elle se voua à la seule instruction religieuse sans jamais empiéter sur le rôle éducatif de l'école laïque et républicaine.

Le responsable de l'AIU à Alger de 1912 à 1956 s'appelait Albert Confino, un Séfaraïde né en Bulgarie, d'une famille originaire d'Espagne (comme celle d'Elias Canetti – Canetti est la forme italianisée de Cañete, un bourg espagnol –, tout comme le patronyme Ardit n'est que la forme italianisée de l'espagnol *ardite* désignant dans la Castille médiévale une monnaie de petite valeur, un liard). Cet Albert Confino avait parcouru comme instituteur le Moyen-Orient et l'Asie et puis le voilà à Alger. L'Alliance Israélite en Algérie était constituée dans les années quarante de 16 écoles et de plus de 3000 élèves et comprenait, à Alger, deux locaux, l'un rue Bab-el-Oued, l'autre rue Suffren, à l'autre bout du quartier Bab-el-Oued. Les cours avaient lieu le jeudi (alors jour de congé scolaire) et le dimanche matin – et même certaines matinées pendant les grandes vacances. Ces cours comprenaient une initiation à l'hébreu, à la lecture – d'où d'interminables litanies où les enfants ânonnaient les mots les uns après les autres –,

aux prières ainsi qu'à l'histoire juive. Ces cours étaient suivis pendant plusieurs années, de l'enfance à l'adolescence, jusqu'à l'examen qui permettait de satisfaire à la bar-mitsva (qu'on appelait « la communion », car l'on francisait à outrance, comme de dire « carême » pour jeûne, ou « Grand Pardon » pour Kippour). L'innovation la plus étonnante de la part d'Albert Confino fut d'introduire l'instruction religieuse pour les filles. Et les familles, dans l'ensemble, acceptèrent cette mini-révolution qui faisait accéder le sexe féminin au culte et à la connaissance du judaïsme. – Mes deux sœurs ont conservé parmi leurs papiers personnels ce certificat d'instruction religieuse délivré par l'Alliance. – Nous étions aux antipodes de ce que les ultra-orthodoxes aujourd'hui pratiquent en excluant totalement la femme de l'exercice du culte et de la connaissance du judaïsme. Un séfearde de Bulgarie, un descendant de cette noble lignée des Juifs espagnols, mettait ses pas dans ceux d'un Maïmonide ou de maintes savants de Gérone pour rationaliser le judaïsme et le faire entrer dans l'âge moderne qui fait de l'homme et la femme deux personnes égales en droit et en devoir.

L'éducation pour cet éminent dirigeant du judaïsme local fut toujours une priorité, car il avait bien compris au soir de Kippour, par exemple, qu'il fallait ouvrir la porte de l'enseignement : *sha'aré limoud ha-Torah*, c'est bien ce qui est proclamé avant l'ultime sonnerie du chofar. Aux jours sombres de Vichy, et après le débarquement des Alliés à Sidi-Ferruch en novembre 1942, Alger devint la capitale de la France Libre et c'est là que fut constitué un comité pour assurer le bon fonctionnement des

écoles de l'Alliance partout dans le monde, sous la direction d'Albert Confino.



Celui-ci devait décéder en 1958. Je me souviens de lui comme d'un imposant vieillard au regard pétillant de malice sous ses lunettes fines cerclées de métal, grassouillet, le teint rose, portant moustache et petite barbiche blanche, et cet homme incarna pendant près d'un demi-siècle l'Alliance à Alger. Mon père parlait toujours de lui avec le plus grand respect et beaucoup de déférence.

De mon temps, les deux rabbins de l'Alliance de la rue Bab-el-Oued qui nous apprirent à lire l'hébreu, à le chanter, à réciter la paracha en suivant les *ta'amim* et entonnant l'*azla gueresh*, se nommaient Cohen-Solal et Fergane, l'un d'Alger, le second venu du Maroc. Le rabbin Léon Cohen-Solal me mena victorieusement à la bar-mitsva, il fut mon parrain, mon maître, et ma mémoire le vénère toujours. C'était un ami de la famille, car il avait servi au 9<sup>ème</sup> Zouaves à Alger – caserne d'Orléans, en haut de la Casbah – sous les ordres de mon père qui était alors adjudant-

chef. Pendant la guerre, quand nous manquions de beaucoup de choses, nous avons installé un petit poulailler sur notre véranda, avec cinq ou six poules et poulets, et le rabbin Cohen-Solal était venu donner des cours, en grande patience, à mon père qui était devenu, modestement, chochet de volaille. Et je le voyais, éberlué, inlassablement aiguiser sa lame sur la longue pierre d'affûtage, glisser son doigt sur le fil, vérifier qu'il n'y avait aucune aspérité, qui aurait pu faire mal à la bête et la rendre impropre à la consommation. Je le revois ensuite prenant le poulet dans son poing gauche, oui, tout le volatile devait tenir dans un poing, ailes repliées recouvrant la tête et laissant en évidence le cou tendu du poulet, dont il fallait alors délicatement plumer le duvet avant de passer d'un geste vif, et en prononçant la bénédiction, la lame sacrificielle. Maman tenait une cuvette sous la volaille pour recueillir le sang, qu'elle allait ensuite jeter aux toilettes. Pour Kippour, c'est avec nos propres volailles que papa nous faisait la kappara. La reine du poulailler fut une poule qui s'était prise d'amitié pour ses geôliers et déambulait dans nos pièces, le matin, en caquetant : elle seule mourut de vieillesse, car nous ne l'avons pas mangée. Un jour mon frère Lucien, qui était

avocat et était parfois payé en nature par les nombreux fellahs qu'il défendait – une douzaine d'œufs, une botte de carottes, quelques oranges de la Mitidja, une volaille justement... – arriva avec une oie vivante et gigotant au bout de son bras. Mon père, optimiste résolu, la sacrifia rituellement, mais je revois sa difficulté à faire tenir l'énorme volatile dans son poing ainsi qu'il l'avait appris du rabbin Cohen Solal. Chacun y alla de son coup de pouce pour faire tenir la grosse oie en place, ce fut un sacrifice où chacun mit la main et une *chehita* טחיטת colossale.

Et voilà pour l'Alliance à Alger et ces quelques souvenirs.

Albert Bensoussan

#### Bibliographie :

Maryse Choukroun, *Mon grand-père Albert Confino ou 70 ans au service de l'Alliance Israélite Universelle*, Jérusalem, 2005 (ouvrage dactylographié, déposé à la bibliothèque de l'AIU).

Jeannine Verdès-Leroux, *L'Algérie et la France* (dir.), Bouquins Laffont, 2009.

**Albert Bensoussan**